

VIRGINIA  
**WOOLF**

*LONDRES*

Bibliothèque Rivages



On trouvera ici, réunis pour la première fois en un seul volume, tous les écrits de Virginia Woolf consacrés à sa ville de Londres. Articles, essais, extraits de son journal, réflexions et souvenirs forment un guide somptueux, éblouissant, de la grande métropole qui fut le centre de gravité du premier <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, en même temps qu'un autoportrait émouvant, sur le vif, d'une autrice qui a fait de Londres le cœur de sa propre écriture aussi bien que de la modernité.

Le nom de Virginia Woolf est intimement associé à un quartier : Bloomsbury. Ses rues calmes, ses petites places carrées à l'ombre du British Museum. Mais ses promenades dans Londres dépassaient ce cadre étroit. On se souvient des rues bruyantes parcourues par Clarissa Dalloway allant chercher ses fleurs ; les textes présentés ici portent la trace de la connaissance intime que Woolf avait de Londres, de son regard amusé et amoureux. S'y mêlent toute l'intelligence du contemporain et le sens aigu du style qui lui sont propres.

Ce livre est aussi un guide original d'une des villes les plus visitées et les plus secrètes au monde.

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Suis-je snob ?*

*Une pièce à soi*

*L'Écrivain et la Vie*

*Elles*

*De la maladie*

*Lettre à un jeune poète*

*La Vie de Roger Fry*

Virginia Woolf

# Londres

*Traduit de l'anglais par Chloé Thomas*

Préface de Mario Fortunato

Bibliothèque Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Les textes « La maison des Carlyle », « Hampstead », « Un salon moderne » et « Le tribunal des divorces » sont publiés avec l'accord de The Society of Authors as the Literary Representative of the Estate of Virginia Woolf. Tous droits réservés.

*Cartes* : Toutes les cartes sont tirées de l'Ordnance Survey de 1920. Elles sont reproduites avec l'autorisation de la National Library of Scotland.

Couverture : Regent Street, Londres, 1927 / H. F. Davis/  
Getty Images.

© Bompiani/Giunti Editore S.p.A., Florence-Milan, 2017  
pour la préface de Mario Fortunato  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4834-3

## PRÉFACE

### Vagues londoniennes

On commence par le bas : par la perspective du trottoir. Hiver. Entre quatre et six heures de l'après-midi, quand il fait déjà sombre : « Le soir nous offre cette irresponsabilité qui vient avec les ténèbres et la lumière électrique. » C'est à ce moment-là, selon Virginia Woolf, qu'il vaut mieux aller se promener dans Londres. C'est à ce moment-là que nous pouvons le mieux nous délivrer de la gangue rigide (et probablement agaçante) de notre moi, pour nous ouvrir à la rue, c'est-à-dire aux autres, et pour devenir ce que nous sommes véritablement d'après elle : « un œil énorme ».

Bref, on commence par « Courir les rues », texte écrit en 1927 pour la revue *The Yale Review*. Et nous nous trouvons aussitôt au cœur de ce que l'écrivaine pense et ressent sur et pour sa ville, où elle est née en 1882 : un lieu qui est parvenu, en quelques années, de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au début du XX<sup>e</sup> siècle, à doubler le nombre de ses habitants (avec un pic de huit millions dans les années 1930) et qui n'est tout

entier qu'énergie, mouvement, transports publics, air, nuages, rues envahies par la foule, magasins, argent, beaucoup d'argent, saleté et blanches façades de stuc. Un lieu qui est difficilement définissable et isolable comme corps, car c'est, en réalité, la résultante d'une quantité effrayante de corps – puisque c'est une foule dotée d'une âme multiple, que nous ne pouvons percevoir que par vagues, de manière concentrique, comme une espèce d'orgasme.

Je ne crois pas erroné de dire que, dans les pages de « Courir les rues », Virginia Woolf célèbre l'idée même de ville, ou plutôt de métropole, et son corrélat objectif : la modernité. Car Londres, selon les termes de Virginia Woolf, incarne justement ce qui est moderne ou, si l'on préfère, nouveau. Et, tout comme ce chef-d'œuvre qu'est le film de Walter Ruttmann *Berlin, symphonie d'une grande ville*, tourné justement en 1927 où la romancière publie son essai, ce texte semble privé d'un narrateur objectif : c'est plutôt la ville qui se raconte elle-même, à travers l'œil individuel de l'écrivaine. Par ailleurs, c'est précisément en cela que consiste la modernité du xx<sup>e</sup> siècle : la réalité n'est plus un tableau extérieur, une image fixe, qui se trouve devant celui qui écrit (ou filme) et qui donc peut être racontée avec détachement, mais un flux continu dans l'espace et le temps, qui frappe et bouleverse l'œil individuel. De cette manière, le récit d'une expérience simple, quotidienne, telle que peut l'être une promenade entre le thé et le dîner, devient une expérience primaire



## *Préface*

d'ouverture au monde, une fusion spéculaire dans la foule anonyme dont on est une partie et en même temps une reconnaissance dans l'histoire de ce soi collectif que nous appelons une ville : en d'autres termes, une plongée dans son moi avant le moi.

Après cette promenade introductive – avec le prétexte d'un crayon à acheter, Virginia Woolf marche entre le Strand et le pont de Waterloo, avec une incursion également à Mayfair, comme le lecteur pourra le voir, en suivant au fur et à mesure les cartes où sont signalés ses déplacements –, la romancière nous amène à Chelsea, au numéro 5 de Cheyne Row, visiter la maison où a vécu le philosophe écossais Thomas Carlyle avec sa femme Jane. Avec le texte intitulé « La Maison de Carlyle », débute une courte série de textes de jeunesse (ils datent de 1909), où Virginia Woolf nous incite à découvrir des lieux, des anecdotes, des personnages variés de la ville. C'est dans ces pages que l'écrivaine, qui n'a que vingt-sept ans, fait ses premiers essais pour ajuster les réglages de son écriture. Comme l'a remarqué Doris Lessing, « ce sont des exercices de style qui contiennent les graines de sa future grandeur ».

Nous y rencontrons pour la première fois le personnage de lady Ottoline Morrell, splendide et involontairement comique dans ses robes spectaculaires, qui jouera un rôle crucial dans l'histoire du fameux « groupe de Bloomsbury », tout au moins parce que, quoiqu'elle n'en fasse pas strictement partie – car elle était trop riche, trop noble, trop tout ce qu'on veut –, elle donnera à cette équipe extravagante et

culturellement révolutionnaire d'amis (outre Virginia et son mari Leonard, Lytton Strachey, John Maynard Keynes, Vanessa et Clive Bell, Duncan Grant et d'autres encore) la possibilité de fleurir à l'abri de la Première Guerre mondiale, en cultivant des contacts avec d'autres membres de l'intelligentsia britannique, comme D. H. Lawrence, Bertrand Russell et T. S. Eliot, et avec le monde politique.

On parvient alors à un texte ouvertement autobiographique. « Le vieux Bloomsbury » est peut-être, dans tout le recueil, mon préféré. Il date de 1922 et, d'après Quentin Bell, il fut lu pour la première fois au Memoir Club qui réunissait les bloomsburyens de la première heure. C'est un récit qui retrace, sur le fil de la mémoire, les circonstances, les événements et les raisons qui conduisirent à la découverte du quartier de Bloomsbury, dans le quart nord-est de Londres. Il s'agit d'une reconstitution privée, qui est tout à la fois drôle, passionnante et capitale, non seulement pour la vie de Virginia et de ses amis, ou pour la généalogie des mouvements culturels britanniques dans la première moitié du siècle dernier, mais, peut-on dire, pour la totalité de l'histoire de la civilisation européenne. Surtout si l'on considère que les principes fondateurs du groupe de Bloomsbury, ici reconstruits pas à pas, devançant, de quelques décennies, ce qui sera la « contre-culture » des années 1960 et 1970, et par ailleurs élaborent l'idée que l'esthétique est à la base de l'éthique et la précède, et que donc ce que, par exemple, le marxisme considère comme des

## *Préface*

valeurs superstructurelles – la beauté, la culture, et, sur le plan des rapports internes à la société capitaliste, ce que nous qualifierions aujourd’hui de droits civils – doivent au contraire être tenues pour des valeurs fondatrices de la modernité.

Il me plaît de penser que « Le vieux Bloomsbury » est le centre de ce livre, constitué de textes londoniens de Virginia Woolf, classés, à l’exception du premier, par ordre chronologique, et qu’il en est par conséquent d’une certaine manière le cœur : qu’il bat et palpite de la vie véritable de la romancière, qui s’exprime à la première personne, sans médiations littéraires, autrement dit sans le recours à ces formes qu’elle aimait tant et qui, par certains aspects, l’ont sauvée d’elle-même. « Le vieux Bloomsbury » est, en d’autres termes, selon moi, un texte central pour comprendre la topographie woolfienne de Londres, là où la métropole n’est plus uniquement un espace architectonique, n’est plus seulement la capitale d’un empire, mais représente la concrétisation historique de l’Esprit de l’Occident, s’il y en a jamais eu un.

Après ce tournant, qui fait du quartier de Bloomsbury un lieu éminemment symbolique, Virginia Woolf nous guide à nouveau à l’intérieur de la carte de la ville, parmi les rues, les immeubles, les places, pour en découvrir des coins insolites, des aspects en tout cas rarement perçus, des images qui refusent l’image d’Épinal et la carte postale, pour dévoiler – à nous étrangers, touristes, visiteurs – le visage d’une métropole qui n’est pas aussi belle que Paris ou antique

que Rome, mais justement pour cette raison nous plonge directement dans le noyau de la contemporanéité qu'elle porte en elle, un ensemble mêlé dans le chaudron : opulence et misère, splendeur et ténèbres, élégance et mauvais goût. Nous voici alors confrontés aux Docks du port, au fleuve en crue qu'est Oxford Street avec ces magasins regorgeant de nouveautés et ce qu'il y a de plus kitsch. Voici encore les maisons des grands auteurs qui ont rendu grandes non seulement la capitale, mais la nation entière (en plus de Carlyle, hommage est rendu à l'œuvre poétique de John Keats) et puis les abbayes, les cathédrales religieuses et laïques, comme la Chambre des Communes, pour se clore sur le portrait d'une Londonienne typique (l'imaginaire Mme Crowe), qui doit nous rappeler une fois de plus que la ville n'est pas seulement faite de rues, places, lieux, mais aussi de personnes avec leur histoire, qu'elle soit connue ou inconnue de la majorité des lecteurs.

Cette série de textes qui suivent « Le vieux Bloomsbury » (à l'exclusion d'« Orage sur Wembley » de juin 1924, critique aigüe de l'Exposition coloniale britannique, inaugurée quelques mois auparavant) fut écrite en 1931 et publiée, durant les derniers mois de 1931 et l'année 1932, sous le titre générique *The London Scene* dans la revue américaine *The Good Housekeeping*, destinée aux ménagères. Malgré la cible de la revue, l'écrivaine ne renonce pas à vouloir reconstituer dans ces pages la richesse sensorielle et les stimulations intellectuelles que la

vie londonienne est en mesure de produire. Dans cette mesure, Londres est une grande scène, comme le dit le titre de la rubrique, une espèce de théâtre, une représentation de ce qui est en mouvement. Ainsi, tout en s'adressant à un lectorat moins exigeant, Virginia Woolf parle quand même de sa ville comme d'une expérience qui libère avant tout l'esprit.

Pour conclure ce livre qui est aussi un guide involontaire d'une des villes les plus visitées et les moins connues au monde (un peu comme la langue anglaise est une des plus bredouillées et des moins bien comprises), voici un papier intitulé « Vol au-dessus de Londres », publié à titre posthume en 1950, qui clôt idéalement la promenade initiale de « Courir les rues », et la termine comme le pourrait faire un tableau de Chagall, remêlant les perspectives et rendant à l'espace de la ville son origine mythique. Car, alors que dans le texte d'ouverture on commençait par le bas, au ras du trottoir, en observant la ville et ses habitants en plein milieu, comme Virginia l'a du reste appris de son père, Leslie Stephen, historien de la littérature et grand marcheur, maintenant, en revanche, dans cet article qui en réalité est un exercice de pure virtuosité optique, l'objectif s'élargit à partir d'en haut et se confond : le point de vue est celui de l'aigle, chirurgical et précis, ou, si l'on veut, de quelqu'un qui porte sur le nez des verres d'une très grande précision – une sorte de croisement de lunettes et de jumelles – et c'est une vision où le haut et le bas se réajustent sur une même ligne, tout

comme l'intérieur et l'extérieur, le corps et l'âme. Car, d'un avion en vol dans le ciel de Londres, ce qu'on voit ce n'est pas tant la ville en elle-même, mais ses projections et lignes de fuite – en un certain sens, son âme hors de son corps. Et ensuite l'on voit le ciel, vertical, compact, une espèce de ténèbres bleues et infinies au-delà desquelles il n'y a rien d'autre que l'esprit immergé en nous. Dans ces ténèbres lumineuses – qu'on me passe cet oxymore – se célèbre la dissolution du corps de la ville et en même temps de son soi, de sorte que la frontière entre le moi et l'espace urbain est heureusement annulé.

On aura compris qu'en définitive pour Virginia Woolf Londres est un espace romanesque. Du reste, déjà dans *Mrs Dalloway*, on l'avait vu : la ville est peut-être le personnage principal de ce merveilleux roman. Dans ces articles rédigés durant la période où une jeune femme qui veut écrire devient un des auteurs les plus importants du siècle dernier, un nouveau pas est franchi : peu à peu, Londres cesse d'être le personnage d'une histoire pour devenir elle-même l'histoire racontée, forme romanesque comprise.

D'un autre côté, la capitale anglaise n'a jamais renoncé – comme d'autres capitales européennes, ainsi qu'on l'a noté plus haut pour Berlin – à se raconter. Et même, elle a usé de sa dimension narrative pour élaborer un des mythes les plus puissants et durables de la modernité. Sûre d'elle, impériale par tempérament, digne de Tacite, Londres a tout raconté sur elle-même au cours du xx<sup>e</sup> siècle : de sa victorieuse résistance au

## Préface

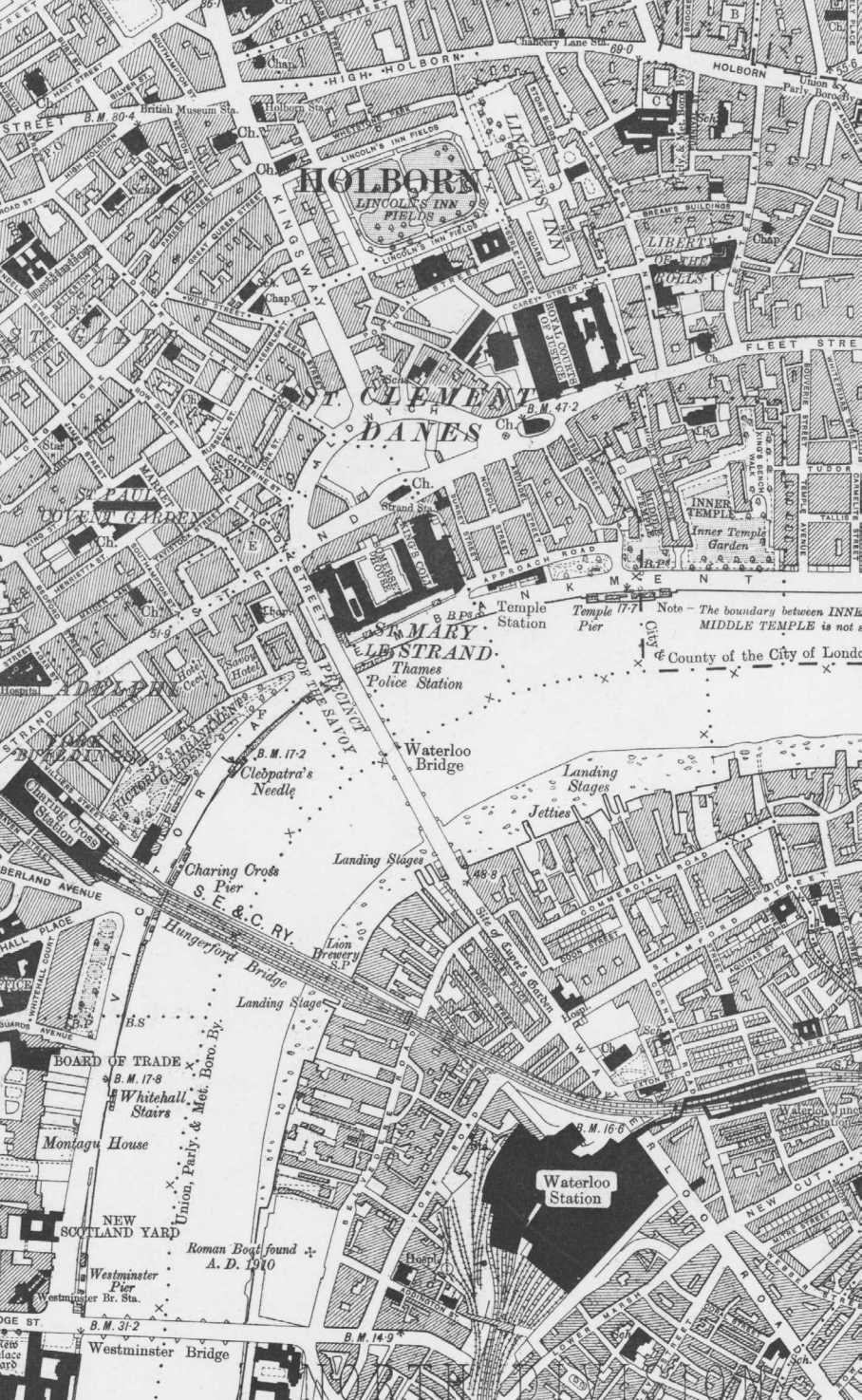
nazisme aux différentes mutations de mœurs, en passant par la musique pop, pour ne pas parler de cette expérience d'égotisme extrême qui s'appelle le marché financier. Et, tout en se racontant, elle a cessé d'être ce qu'est peut-être toute ville à l'origine : un bois où se perdre. Ce n'est pas un hasard si on ne se perd jamais dans Londres, avec cette pléthore de panneaux de signalisation et de points cardinaux qui certifient et rappellent à tout moment où l'on se trouve.

Dans un certain sens, ces pages de Virginia Woolf doivent servir de boussole. Car s'il est vrai qu'il est difficile de s'égarer à Londres, il est tout aussi incontestable que la ville a une propension à l'éléphantiasis, et, pareille à un océan bien connu, mais si grand qu'il finit par être trompeur, elle peut aisément induire en erreur : il suffit de penser à tous ces *Terrace, Place, Row, Grove* et *Crescent* qui peuvent qualifier une adresse. Virginia Woolf sait assurément qu'il est inutile de tenter de définir une fois pour toutes sa ville, c'est pourquoi elle se contente d'indiquer et de suggérer, tout comme une boussole. La sienne n'est pas seulement l'instrument qui permet une navigation raisonnablement sûre entre les houles de la grande ville, mais aussi et surtout la clé pour comprendre toute l'histoire, comme la fameuse lettre volée que personne ne retrouve parce qu'elle est sous les yeux de tout le monde.

Mario FORTUNATO<sup>1</sup>

---

1. Texte traduit de l'italien par René de Ceccatty.



# HOLBORN

LINCOLN'S INN FIELDS

# ST. CLEMENT DANES

# ST. MARY LE STRAND

Temple Station

Temple Pier

Note - The boundary between INNER MIDDLE TEMPLE is not shown

County of the City of London

Waterloo Bridge

Landing Stages

Jetties

Landing Stages

Charing Cross Pier

S. E. & C. RY.

Landing Stages

Hungerford Bridge

Landing Stages

BOARD OF TRADE

Whitehall Stairs

Montagu House

NEW SCOTLAND YARD

Westminster Pier

Westminster Br. Sta.

Westminster Bridge

Waterloo Station

Roman Boat found A. D. 1910

B.M. 31-2

B.M. 14-9

B.M. 16-0

Cleopatra's Needle

Charing Cross

S. E. & C. RY.

Landing Stages

Hungerford Bridge

Landing Stages

Hungerford Bridge

Westminster Pier

Westminster Br. Sta.

Westminster Bridge

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Landing Stages

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge

Waterloo Bridge



## COURIR LES RUES : LONDRES À L' AVENTURE

Personne n'a sans doute jamais été réellement obsédé par un crayon à papier. Mais il est certaines circonstances où notre plus grand désir est d'en avoir un ; des moments où nous ne pensons à rien d'autre qu'à obtenir un objet, ce qui nous donne une excuse pour traverser la moitié de Londres à pied entre le thé et le dîner. De même que le chasseur à courre chasse pour empêcher l'extinction des chevaux de race, et que le golfeur joue pour empêcher que de grands espaces soient envahis de constructions, de même, quand le désir nous vient d'aller courir les rues, le crayon suffit à nous en donner le prétexte et nous levant de notre chaise nous disons : « Il faut vraiment que j'aille acheter un crayon », comme si sous couvert de cette excuse on pouvait se laisser aller sans risque à ce qui est le plus grand plaisir de la vie citadine en hiver : courir les rues de Londres.

Quant à l'heure, ce doit être le soir et quant à la saison, l'hiver ; car en hiver on est gratifié d'air

vif comme le champagne, d'une foule dense qui se presse dans les rues. Alors nous ne sommes pas, comme en été, mis au défi de résister à l'appel de l'ombrage, de la solitude, des parfums suaves des champs de blé. Le soir, lui aussi, nous offre cette irresponsabilité qui vient avec les ténèbres et la lumière électrique. Nous ne sommes plus tout à fait nous-mêmes. Lorsque nous sortons de la maison par une belle soirée entre quatre et six heures, nous nous dépouillons du moi que nos amis nous connaissent et intégrons cette vaste armée républicaine des randonneurs anonymes, dont la compagnie est si agréable après la solitude de notre chambre. Car là nous sommes entourés d'objets qui ne cessent de nous rappeler à l'excentricité de notre tempérament et de raviver les souvenirs de notre expérience singulière. Cette coupe sur la cheminée, par exemple, nous l'achetâmes à Mantoue par un jour de grand vent. Nous sortions de la boutique quand cette sinistre vieille femme nous tira par les jupes pour nous dire qu'un de ces jours elle se retrouverait à mourir de faim mais, « Prenez ! », s'écria-t-elle, et elle nous fourra dans les mains la coupe de porcelaine blanc et bleu comme si plus jamais elle ne voudrait qu'on lui rappelle sa générosité donquichottesque. Alors, contrit, mais soupçonnant malgré tout que nous avions été méchamment plumés, nous l'avions rapportée jusqu'au petit hôtel où, au milieu de la nuit, l'aubergiste se disputa violemment avec sa femme de

sorte que tous nous nous penchâmes par la fenêtre pour voir et que nous vîmes dans la cour le chèvrefeuille emmêlé aux colonnes et dans le ciel les étoiles blanches. L'instant fut cristallisé, frappé comme une monnaie d'un sceau indélébile, parmi des millions d'autres qui passaient imperceptibles. Il y avait là, aussi, l'éternel Anglais mélancolique, qui se leva au milieu des tasses de café et des petites tables en fer forgé pour révéler les secrets de son âme, comme font les voyageurs. Tout ceci : l'Italie, le matin venteux, le chèvrefeuille emmêlé autour des piliers, l'Anglais et les secrets de son âme, s'élève en volutes depuis la coupe en porcelaine posée sur la cheminée. Et là, quand nos yeux tombent sur le sol, il y a cette marque brune sur le tapis. C'est à M. Lloyd George qu'on la doit. « Un diable d'homme ! », avait dit M. Cummings, reposant la bouilloire avec laquelle il s'apprêtait à remplir la théière, de sorte qu'elle laissa un cercle brun en brûlant le tapis.

Mais quand la porte se referme sur nous, tout cela s'évanouit. Le vernis que nos âmes ont sécrété pour s'y loger, pour s'y donner une forme distincte des autres, et qui leur fait comme une coquille, est craquelé, et parmi tous ces plis et ces rugosités il reste au centre une huître toute de perspicacité, un œil énorme. Comme c'est beau une rue en hiver ! Elle est tout à la fois obscurcie et dévoilée. Là, on peut confusément percevoir, toutes droites, des allées symétriques de portes et de fenêtres ; là

sous les lampes flottent des îlots de lumière pâle où passent rapidement des hommes et des femmes à l'air vif qui, malgré leur aspect miséreux, leur pauvreté, dégagent une impression d'irréalité, portent un air de triomphe, comme si avec la vie ils avaient joué les filles de l'air, de sorte que la vie, trompée par sa proie, la lâche et continue sa course à l'aveuglette. Mais, après tout, nous ne faisons jamais que glisser en douceur à la surface des choses. L'œil ne descend pas dans les mines, il ne plonge pas dans les eaux profondes, il ne poursuit pas de trésor enfoui. Il nous mène en douceur le long d'une rivière, flottant, nous arrêtant, nous reposant, et peut-être le cerveau dort-il pendant que l'œil regarde.

Comme c'est beau, alors, une rue de Londres, avec ses îlots de lumière, ses longs fourrés obscurs et d'un côté peut-être quelque espace herbeux et planté d'arbres où la nuit tout naturellement se retire pour dormir et où, lorsqu'on en franchit la grille, on entend ces petits craquements, ces petits remuements des feuilles et des brindilles qui semblent présupposer le silence des champs autour d'elles, une chouette qui hulule et, au loin, le grondement d'un train dans la vallée. Mais c'est à Londres que nous sommes, vient-on nous rappeler ; parmi les arbres nus, en haut, sont suspendues des taches oblongues de lumière jaune tirant vers le rouge : des fenêtres ; et des points de clarté qui brûlent sans faillir comme des étoiles basses : des